

DU RATAGE DE LA MISE EN PLACE DE L'IMAGE DU CORPS AU
RATAGE DE LA MISE EN PLACE DU CIRCUIT PULSIONNEL.
Quand l'aliénation fait défaut.

_ Marie Christine LAZNIK-PENOT.

PREMIERE PARTIE : DU ROLE DU REGARD DE L'AUTRE DANS LA MISE EN
PLACE DE L'IMAGE DU CORPS.

Le non-regard entre une mère et son enfant, et le fait que la mère ne puisse s'en apercevoir, constitue un des signes princeps permettant de poser, durant les premiers mois de la vie, l'hypothèse d'un *autisme* - stéréotypies et automutilations ne survenant que dans la deuxième année. Si ce non-regard ne débouche pas nécessairement plus tard sur un syndrome autistique caractérisé, il signe en tous cas, une difficulté majeure au niveau du rapport spéculaire à l'autre. Si l'on n'intervient pas, ce sont des enfants chez qui le stade du miroir ne se constituera pas convenablement.

Nous savons, par les recherches internationales¹ publiées, et au travers de nos propres cas cliniques, qu'il y a des bébés qui tout en étant élevés par leur mère et n'ayant aucun trouble organique, présentent un tableau de carence maternelle semblable à celui de l'*hospitalisme*. Mais ils présentent certains traits supplémentaires caractéristiques : non seulement ils ne regardent pas leur mère, ne sourient ni ne vocalisent vers elle et ne l'appellent jamais en cas de détresse, mais ces bébés, face à un stimulus, tombent parfois dans des détresses cataclysmiques, comme s'ils s'en allaient en morceaux. Il semble alors qu'au niveau même de l'image originare (Urbild) de leur corps comme unité, ils aient de graves difficultés à gérer l'excitation, sinon par son évitement radical.

Je proposerai de parler *d'hospitalisme à domicile* pour décrire une situation où la mère, tout en étant physiquement dans le même espace que l'enfant, et tout en exécutant les gestes qui conviennent pour répondre aux besoins de celui-ci, ne peut pas **le regarder**. Il s'agit de bien distinguer ici la question du regard de celle de la vision. Nous savons que les bébés aveugles répondent au regard de leur mère : ils sourient en touchant son visage, ils se tournent en entendant sa voix.

¹ nous faisons en particulier référence ici aux travaux américains comme ceux de Selma Freiberg, dont nous parlons plus longuement dans l'article: " *Il n'y a pas d'absence s'il n'y a déjà présence, du rôle fondateur du regard de l'Autre* ", in La Psychanalyse de l'Enfant, revue de l'Association Freudienne n° 10.

Il me semble trouver dans la métapsychologie lacanienne de quoi répondre aux questions ici posées par cette clinique d'une non mise en place du rapport spéculaire. Il faut pour cela commencer par se référer au **schéma optique**, en ce qu'il rend compte de la phase antérieure (logiquement) au stade du Miroir, phase qui suppose la présence de l'Autre réel _ place généralement occupée par la mère.

Il s'agit ici du regard au sens de la présence ; l'œil étant le signe d'un investissement libidinal plutôt que l'organe support de la vue. Mais cette expérience de la présence peut aussi se manifester par un bruit, une voix. Cela permet de définir l'**absence** en tant que concrétisation particulière de la **présence**. L'absence suppose une présence originelle renvoyant à l'être regardé et à l'être regardant ; le moi et le corps tendant alors à se définir comme des effets de regard.

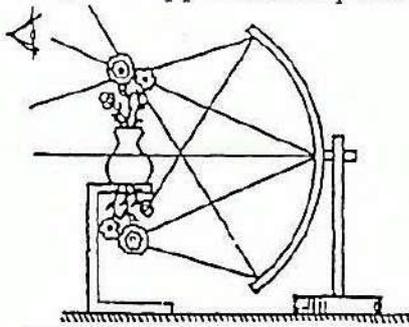
Ces cas cliniques où l'on se trouve confronté à une non mise en place du rapport spéculaire permettent, me semble-t-il, de mettre en évidence des pathologies qui traduisent certes une non mise en place du rapport symbolique fondamental, la présence-absence maternelle, mais non pas par défaut du temps absence (comme c'est souvent le cas dans la clinique d'autres états psychotiques), bien plutôt par un **défaut fondamental de la présence originelle même de l'Autre** _ ayant comme conséquence l'impossibilité de la mise en place du temps constitutif de l'imaginaire, et donc du Moi, au travers du rapport spéculaire à l'Autre².

Nous allons donc reprendre le schéma optique, de façon à serrer au plus près ce temps logique antérieur au temps spéculaire. Il me semble s'agir de la mise en place du narcissisme premier, et c'est d'ailleurs dans ces termes que J.Lacan en parle dans son Séminaire n°I. Mais c'est en 1962, dans son Séminaire consacré à l'angoisse, qu'il va donner à la constitution de l'image corporelle originaire _ ce qu'il nomme *Urbiid de l'Image spéculaire* _ son plein développement.

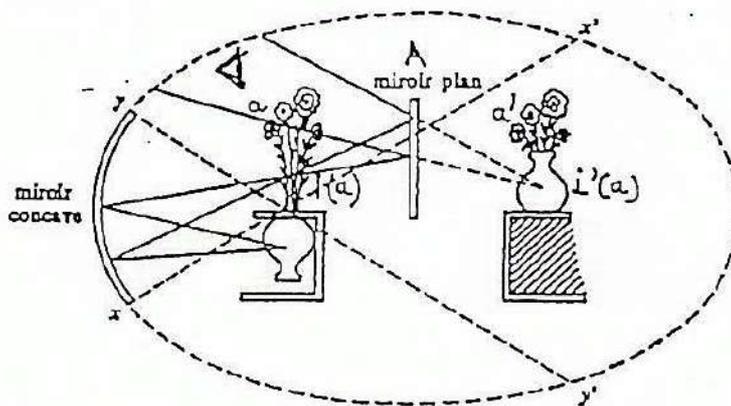
Rappelons sa trouvaille d'un modèle permettant de métaphoriser la mise en place première de la structure de l'appareil psychique, mise en place qui va justement permettre que se constitue l'image du corps : c'est la petite expérience optique de Bouasse (que je

² Nous savons que la notion de présence chez Lacan est directement dérivée de celle de Sartre, exposée dans L'être et le néant. Nous laisserons de côté ici les critiques que Lacan a fait par la suite à la relation purement intersubjective entre *regardant* et *regardé*, relation à caractère symétrique, pour y introduire le caractère radicalement dissymétrique, *odé*, de cette situation où l'enfant n'est pas confronté uniquement au parent en tant qu'autre, semblable, mais aussi à la dimension du grand Autre.

le réel du bébé, disons l'organique pour simplifier – à quelque chose qui semble bien faire un avec cet objet réel et qui est une image. C'est l'**image réelle**, en l'occurrence du bouquet de fleurs, lesquelles pour n'être pas là, organiquement, n'en apparaissent pas moins dans l'encolure même du vase.



Quelqu'un, un sujet dont l'œil serait convenablement situé dans un cône, à une certaine distance de l'ensemble formé par cet objet réel et cette image réelle, va percevoir les deux comme formant un tout, une unité. Remarquons ici que dans un tel dispositif, ce sujet du regard, de l'œil ne peut pas être l'enfant lui-même – ici métaphorisé par le vase avec les fleurs – mais nécessairement un autre. Pour que l'*infans* puisse se voir lui-même, Lacan propose quelques modifications à ce schéma de départ, en y introduisant notamment un miroir plan, illustrant alors le Stade du Miroir : ce moment où le sujet, encore *infans*, va se reconnaître jubilatoirement dans l'image qui lui est proposée. Ce miroir, Lacan le situera au lieu de l'Autre.³



³ Lacan emploie ce miroir pour traiter deux questions qui ne se recouvrent pas tout à fait. Dans certains cas ce miroir plan ne représentera plus simplement le miroir du Stade du Miroir, mais un miroir sans reflexe, c'est à dire la représentation du regard du grand Autre. Ceci est très net dans le Séminaire du Transfert. Voir la reprise qui y est faite du Schéma Optique page 402 et suivantes et notamment la page 412 de l'édition du Seuil.

Dans l'espace virtuel, qui se trouve au delà du miroir plan, va se constituer l'*image spéculaire*, $i'(a)$, où le sujet ira se reconnaître comme *moi*. Il s'agit certes du lieu du narcissisme secondaire, mais c'est plutôt en termes de constitution du *Moi Idéal* que Lacan va l'aborder.

Par ailleurs, c'est du côté gauche de ce schéma (dessin n°2), correspondant au schéma de Bouasse lui-même (dessin n°1), là où se trouve l'ensemble constitué par l'*objet réel* faisant Un avec l'*image réelle* (des "petits a" qui constituent la réserve de libido) que va se présenter la constitution de l'"Ur-Ich" dans ce qui sera le corps propre, l'"Ur-bild" de l'image spéculaire.

Tout ceci est assez aisément repérable dans une lecture un peu attentive des textes cités. Néanmoins pour essayer d'asseoir une métapsychologie qui rendrait compte de certains ratages de la structure première de l'appareil psychique, je propose de tenter un dépliage de quelques présupposés qui me semblent implicites dans les avancées même de Lacan.

Nous savons tous l'importance que Lacan accorde à ce temps particulier de reconnaissance par l'Autre de l'image spéculaire, ce moment où l'enfant se tourne vers l'adulte qui le soutient, qui le porte, et lui demande d'entériner par le regard ce qu'il perçoit dans la glace comme assumption d'une image, d'une maîtrise, non encore advenue. Serait-il alors soutenable de penser qu'il y aurait, non pas une reconnaissance, mais deux, et que celle dont nous venons de parler ne serait rendue possible que par rapport à une reconnaissance originelle?

Mon hypothèse est qu'il conviendrait de poser la nécessité d'une première reconnaissance, non demandée celle là, mais qui fonderait la possibilité même de l'image du corps : c'est à dire l'*Ur-bild* de l'image spéculaire⁴, et qui ne pourrait se former que dans le regard de l'Autre. Cela me semble correspondre à une **incorporation**, c'est à dire une prise des *petits a* dans le bord du *corps réel* ; et cette *Ur-Bild* de l'image spéculaire ainsi constituée ouvrirait la possibilité de mise en place de l'image spéculaire proprement dite .

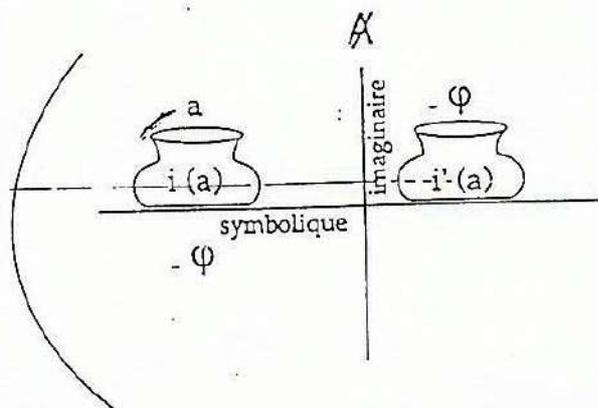
Pourrions-nous alors en déduire que l'impossibilité d'une mise en place convenable du stade du miroir chez un enfant, soit la non assumption jubilatoire devant sa propre image, soit la non demande de reconnaissance (par exemple chez ces enfants qui évitent de tourner la tête vers l'adulte qui les porte) pourrait être l'effet d'un défaut au niveau de

⁴ $i'(a) + a =$ ensemble objet réel (corps réel) + image réelle.

cette reconnaissance première? Auquel cas, un tel défaut pourrait-il rendre compte de cet *évitement* qui rappelle une forclusion, un retranchement des signes perceptifs, de ce qui pourrait faire *regard* de la mère, au sens de la *présence* de celle-ci, de son investissement libidinal?

A ce point, pour continuer d'avancer, il nous faut poser une autre question : d'où s'origine l'*image réelle*?

Pour y répondre, il me semble que nous puissions partir de la reprise modifiée que Lacan fait de ce même Schéma Optique dans son Séminaire sur l'angoisse, notamment la leçon du 28 novembre 1962.



Nous remarquons tout de suite une différence fondamentale d'avec le schéma de Bouasse : l'*image réelle* qui apparaît au dessus du vase (*objet réel*) n'est plus la copie conforme d'un objet occulté, comme c'était le cas du bouquet de fleurs, mais l'*effet d'un manque* que Lacan va écrire "moins phi" ($-\phi$).

A partir de ce que j'entends dans ma pratique clinique, voici la lecture que je proposerai de ce graphe :

Celui qui tient lieu d'Autre primordial donne son manque ($-\phi$). Dire que cet Autre donne son manque permet de l'écrire \bar{A} (A barré). Nous laisserons de côté pour l'instant la question de savoir si la place de cet Autre primordial est tenue par la mère ou par le père. En tout cas voilà que cet Autre, marqué de la barre du manque, va donner tel l'amoureux ce qu'il n'a pas. Et cette opération permet de voir surgir l'enfant auréolé des objets "petits a", ce qui pourrait se dire comme étant la *phallicisation* de l'enfant, ce qui me semble correspondre chez Freud à la notion même d'investissement libidinal⁵.

⁵ D'ailleurs ceci est aussi dans Lacan qui dans l'Introduction à l'Édition anglaise du Séminaire XI dit textuellement qu'il n'y a d'objet que du côté du petit a, l'objet de l'investissement libidinal.

Derrière le miroir plan, dans le champ imaginaire, nous ne voyons plus surgir l'*image virtuelle* de l'ensemble de ce qui avait pu se constituer (sur la gauche). Les *petits a* ne sont pas specularisables – ce que Lacan nomme la non specularisation du phallus, ce qui revient dans l'image virtuelle comme un manque (-φ). Nous remarquons donc que **cette phallicisation de l'enfant n'a lieu que dans le regard de l'Autre**, et ici le A majuscule s'impose cliniquement puisque dans son rapport à son image, à l'autre son semblable, le sujet ne peut se voir que comme marqué du manque. Ce que Freud dit, dans son chapitre sur l'état amoureux, dans Psychologie des masses et analyse du moi est plutôt que le fait d'instaurer l'aimé en place d'Idéal ne laisse pas l'amant moins manquant, mais "*de plus en plus modeste*". D'ailleurs pour pouvoir être mis à cette place d'Idéal au regard de sa mère, faut-il déjà que l'enfant se situe pour elle comme objet perdu.

Par ailleurs le regard, justement en ce qu'il s'oppose à la vision, a comme visée non pas ce qui est là, mais un devenir, un advenir. Ce qui nous amène à la question de "*l'illusion anticipatrice*". L'*image réelle*, formée par l'ensemble de ces *petits a* qui correspondent à la phallicisation de l'enfant, serait alors comparable à ce que Freud propose dans son ouvrage Pour introduire le Narcissisme quand il parle de la nécessité que l'enfant vienne occuper la place de "*his Majesty the baby*".

Cela ne semble possible que si, pour sa mère, l'enfant vient se situer en place d'Idéal. Mais alors nous pourrions dire que ce don qu'une mère fait à son enfant de ce qui lui manque, a un rapport direct avec ce qui constitue, pour elle, *du père*. Est-il alors possible d'avancer l'hypothèse suivante : cette image du corps, ainsi constituée par in-corporation de quelque chose du père, correspondrait à l'identification première au père par incorporation dont Freud parle au tout début de son Chapitre sur l'Identification, dans son livre Psychologie des masses et analyse du moi? Nous savons que cette identification première par incorporation est antérieure à toute identification à *un trait unaire*. Ce n'est qu'alors que les paroles proférées, désignant l'enfant à une place d'Idéal, et permettant l'identification au trait unaire, pourraient devenir audibles⁶.

⁶ Cette préséance logique du regard comme permettant de recevoir la voix a été suggérée lors d'un travail commun avec J. Bergès, G. Balbo et O. Guilliardi et a l'intérêt de permettre une hypothèse qui rendrait compte de la surdité objective des enfants autistes chez lesquels nous constatons aussi une non mise en place du rapport spéculaire.

Dans son Séminaire sur l'angoisse, Lacan a parlé d'une clinique du ratage de la mise en place du rapport spéculaire. Il s'agit de mères pour qui l'enfant dans leur ventre n'est qu'un corps diversement commode ou mal commode ; ce qu'il appelle "*la subjectivation du petit a comme pur réel*"⁷.

Je dirai que certains parents ne sont dupes d'aucune *image réelle*, et donc d'aucune illusion anticipatrice : ils voient le bébé réel, tel quel, dans son dénuement, et l'impossibilité d'anticiper rend impossible que quelque chose advienne. L'absence de cette *image réelle* laisse l'enfant sans *image du corps*, rendant problématique son vécu d'*unité du corps*.

Cette absence d'image du corps aura au moins une autre conséquence dommageable : elle bloquera la réversibilité possible de la libido du corps propre à celle de l'objet. C'est à dire que les objets *a* ne se trouveront pas pris dans ce bord du vase qui symbolise pour nous le contenant narcissique de la libido. Cela rend, du même coup, impossible le passage entre *i(a)* et *i'(a)*, ne laissant comme avenir à la libido de l'enfant que l'enfermement dans le corps propre des automutilations.

DEUXIEME PARTIE : LE RATAGE DE LA MISE EN PLACE DU CIRCUIT PULSIONNEL CHEZ L'ENFANT AUTISTE.

Nous partirons de la distinction faite par Lacan dans son Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, des deux opérations de causation du sujet : l'aliénation et la séparation. Nous allons aborder un point tout à fait capital pour la différenciation entre, d'un côté certaines psychoses comme la paranoïa, et de l'autre l'autisme. Nous essaierons de montrer, à la suite de Colette Solers⁸, que ce qui rate dans la constitution du sujet chez l'autiste, c'est le temps de l'aliénation tandis que chez le paranoïaque c'est la séparation.

Si en effet chacun sait reconnaître la dimension imaginaire de l'aliénation dans la capture dans l'image du semblable, au stade du miroir, que dire quand un enfant n'y accède pas, reste indifférent à cette image ? Nous savons aussi qu'il n'y a aucun moyen pour le sujet d'advenir au champ de l'Autre sans passer par les signifiants qui en même temps

⁷ Séminaire de l'Angoisse, leçon du 23/1/63.

⁸ Colette Soler : "*Hors discours : autisme et paranoïa*", in Les feuillets psychanalytiques du Courtil, N° 2 - Mai 1990.

l'aliènent à cet Autre. Mais que dire quand un enfant, soit s'y refuse, soit n'y entend littéralement rien, cas courant dans cette surdité apparente de l'autiste, qui est en fait une radicale désafférentiation du pôle perceptif?

Il me semble fructueux de reprendre cette question du ratage de la mise en place du temps de l'aliénation, du point de vue de l'apparente aliénation nécessaire au bouclage du circuit pulsionnel. Mais nous ne pouvons poser l'hypothèse d'un pareil ratage sans nous référer à la théorie lacanienne des pulsions, telle que Lacan l'a exposée dans ce même Séminaire XI.

Il y effectue une longue reprise du texte de Freud, Pulsions et destins des pulsions. Il s'agit d'une relecture de la première théorie des pulsions à la lumière de la seconde. Nous savons que, dans un premier temps, Lacan commence par séparer la pulsion du besoin. "*Il ne s'agit absolument pas dans la Trieb de la pression d'un besoin tel le Hunger, la faim, ou le Durst, la soif*" (p. 149).

"*Pour le Trieb, il ne s'agit pas de l'organisme dans sa totalité. Est-ce le vivant qui est intéressé? Non*". Cette précision est indispensable, car il nous est souvent rétorqué que puisque l'enfant autiste se maintient en vie, c'est bien qu'il y a de la pulsion en fonctionnement. Nous constatons que Lacan va garder le terme de pulsion uniquement pour les pulsions sexuelles partielles et va verser tout ce qui concerne la conservation de l'individu (ce que Freud a appelé "Ich triebe", pulsions du moi) dans un autre registre, différent du pulsionnel.

Chez Lacan, la pulsion n'est donc plus un concept charnière entre le biologique et le psychique, mais plutôt un concept qui articule le signifiant et le corps. Mais ce corps, ce n'est pas le biologique, c'est comme nous l'avons vue dans la première partie, une construction qui implique une image totalisante $i(a)$ dans la composition de laquelle l'Autre joue une part importante.

Lacan souligne que "*ce qui caractérise la poussée (Drang) de la pulsion c'est la constance maintenue*" (p. 156) et que donc cette "*constance de la poussée interdit toute assimilation de la pulsion à une fonction biologique, laquelle a toujours un rythme*" (p. 150)". Il distingue dès le départ satisfaction d'un besoin et satisfaction pulsionnelle : "*la pulsion saisissant son objet apprend que ce n'est pas par là qu'elle est satisfaite, parce que aucun objet du besoin ne peut satisfaire la pulsion. La bouche qui s'ouvre dans le registre de la pulsion ce n'est pas de nourriture qu'elle se satisfait*".

La satisfaction de la pulsion n'est rien d'autre que l'accomplissement d'un trajet en forme de circuit qui vient se boucler sur son point de départ. "Ce qui est fondamental, au niveau de chaque pulsion, c'est l'aller et retour où elle se structure... ce que Freud nous présente comme acquis, c'est la **reversion fondamentale (Verkehrung)**, le caractère circulaire de la pulsion." (p. 162)

Quand aux zones érogènes, elles "ne sont pas n'importe quelle partie du corps, mais ces points qui se différencient par leur structure de bord. La bouche et non pas l'estomac." (P. 153) Ceci revêt toute son importance clinique quand nous nous souvenons à quel point, chez les enfants autistes, ces zones ne constituent pas un bord, mais des lèvres desquelles coule la salive, des sphincters qui n'en sont pas... Ce qui indiquerait que malgré leur emplacement, ce ne sont pas des zones d'investissement érogène ; autrement dit, pas des zones prises dans le circuit pulsionnel. Ce qui ne peut se comprendre qu'à partir de la notion que le dit circuit puisse ne pas marcher .

Jusque là, ce que Lacan souligne se trouve déjà, pour un lecteur attentif, de façon plus ou moins implicite dans le texte de Freud. Par contre Lacan va aller plus loin et forcer dans un certain sens le texte freudien _ forçage lacanien à mon avis extrêmement porteur en tant qu'outil de travail pour la clinique des états autistiques.

Il s'agit de la notion de *surgissement d'un nouveau sujet* . Notion qui vient révolutionner la question de la constitution du sujet _ en tous cas le premier temps de cette constitution, c'est à dire le temps dit de l'*aliénation* .

Par cette notion, Lacan opère un nouage de la question du surgissement du sujet avec celle de la mise en place de circuit pulsionnel. Voyons ce qu'il dit du surgissement de ce nouveau sujet : "Tout ce que Freud épelle des pulsions partielles nous montre le mouvement circulaire de la poussée qui sort à travers le bord érogène pour y revenir comme étant la cible, après avoir fait le tour de quelque chose que j'appelle objet a. Je pose - et un examen ponctuel de tout le texte est la mise à l'épreuve de la vérité de ce que j'avance - que c'est par là que le sujet vient à atteindre ce qui est, à proprement parler, la dimension du grand Autre." (p. 177)

Nous sommes là confrontés à un concept qui n'a son développement métapsychologique que dans l'œuvre de Lacan : la question du sujet en tant que sujet de l'inconscient. Nous voyons dans la dernière citation que, pour Lacan, le sujet vient à atteindre la dimension de l'Autre par l'intermédiaire du bouclage de la pulsion. Et nous savons par ailleurs que le sujet de l'inconscient se constitue au champ de l'Autre. Lacan articule donc, et il me semble pour la première fois dans son œuvre, ce sujet de l'inconscient au sujet provenant du bouclage pulsionnel. Alors, de quel sujet s'agit-il là ?

"Quand Freud parlera de ces deux pulsions (Schaulust et sado-masochisme), il tiendra à marquer qu'il n'y a pas deux temps dans ces pulsions mais trois : il faut bien distinguer le retour en circuit de la pulsion de ce qui apparaît (mais peut aussi ne pas apparaître) dans un troisième temps, à savoir : ein neues Subjekt (un nouveau sujet). Qu'il faut entendre ainsi - non pas qu'il y en aurait déjà un, à savoir le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet. Ce sujet, qui est proprement l'autre, apparaît en tant que la pulsion a pu fermer son cours circulaire. C'est seulement avec son apparition au niveau de l'autre que peut être réalisé ce qu'il en est de la fonction de la pulsion." (177)

Lacan commente ici au plus près le texte de Freud, lequel repère trois temps dans la pulsion : un premier actif allant vers un objet externe, un second réflexif prenant comme objet une partie du corps propre et un troisième, que Freud nomme passif, où la personne concernée se fait elle-même l'objet d'un autre, ce fameux **nouveau sujet**.

Ce paragraphe appelle des commentaires, car ce sujet qui surgit au moment du bouclage pulsionnel est resté inaudible dans le milieu lacanien, et du même coup, me semble-t-il, une grande partie de la théorie lacanienne de la pulsion.

a) ce nouveau sujet, Lacan attribue le caractère de **premier à advenir**, puisqu'il insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il n'y a pas, avant ce troisième temps, un sujet de la pulsion. Avant son bouclage, la pulsion se manifeste, dit-il, *sur le mode d'un sujet acéphale*. (p. 165)

b) ce nouveau sujet, c'est proprement l'autre. Nous avons vu cependant (fragment cité p 177) que Lacan lui-même fait un lien entre cet *autre* auprès duquel le *Ich* va venir s'assujétir, se faire objet, et cet Autre, lieu du trésor des signifiants, au champ duquel va se constituer le sujet de l'inconscient. Si Lacan ne fait là qu'affirmer ce lien, il avait déjà approché des choses de cet ordre dans son Séminaire de l'année précédente : l'Autre

réel, l'Autre primordial, celui qui est souvent incarné par le parent, voire la mère, doit tenir ce double rôle d'être en même temps l'Autre - lieu du trésor des signifiants - et en même temps l'autre du rapport intersubjectif.

Nous voyons qu'à travers sa théorie des pulsions, Lacan propose de redoubler la question du surgissement du sujet (de l'inconscient) au champ de l'Autre et son lien au signifiant, avec le surgissement du sujet (pulsionnel) dans un lien d'assujétissement à l'Autre réel, dans sa dimension à la fois de petit autre et d'Autre, dédoublement nécessaire pour que l'on puisse parler de son désir ou de sa jouissance.

Ainsi, p.172 : *"Le sujet n'est sujet que d'être assujétissement au champ de l'Autre."* Mais de quel Autre Lacan parle-t-il là? Eh bien, de *L'Autre réel*, dit-il. *"Qu'est-ce que ce bref survol nous révèle? la pulsion, s'invaginant à travers la zone érogène, est chargée d'aller quêter quelque chose qui à chaque fois répond dans l'Autre."* (p.178)

Voilà le sujet, se constituant au champ du signifiant, réarticulé avec la question de la pulsion. Nous savons que Lacan consacrera plusieurs leçons à parler de cette constitution dialectique du sujet, entre aliénation et séparation. Il me semble que nous pouvons affirmer que la mise en place du troisième temps du bouclage pulsionnel, temps où le Ich se fait objet d'un autre sujet et où l'on voit dans cet assujétissement même surgir ce sujet, qui n'est pas le Ich mais l'autre, l'incarnation même de cette question de l'aliénation. Cette question de l'aliénation reçoit sa doublure symbolique du fait même que le sujet, de par son passage par les signifiants de l'Autre, s'y aliène par la même occasion. Mais l'assujétissement à cet autre de la pulsion me semble être une dimension qui donne un corps et donc une possibilité de représentation imaginaire à cette aliénation.

Il me semble tenable de penser à un ratage, chez les autistes, du temps aliénation de la constitution du sujet, et ceci surtout par l'impossibilité ou le refus de bouclage de ce troisième temps du parcours pulsionnel. Cette hypothèse pourrait rendre compte alors du fait qu'il y a parfois chez eux un langage qui ne s'incarne pas, qui est comme une prise dans un Autre, pur code, sans qu'il y ait un rapport à un Autre réel capable de s'incarner ; sans qu'il y ait du même coup accès au stade du miroir et à la constitution d'un moi, avec toute l'aliénation que cette instance comporte.